

Avoir enfin les pieds sur Terre

Bruno Latour, Sciences Po, Paris

Supplément climat, hors série, Le Monde, novembre 2015, p. 67-68

Pour le climat, je n'ai jamais eu, je l'avoue, de tropisme particulier. Depuis une trentaine d'années, en revanche, j'ai poursuivi plusieurs études sur les questions d'écologie politique et sur la nature de l'activité scientifique. Je n'ai jamais compris pourquoi il était si scandaleux de donner des sciences une version ordinaire, matérielle, séculière, ni pourquoi ceux que j'appelle les Modernes, ont tellement de difficulté à vivre sur Terre. Ces peuples qui se disent matérialistes donnent de leur science et du monde une vision étonnamment idéaliste. Comme s'ils vivaient *off shore* sans parvenir à comprendre ni les causes de leurs succès, ni les raisons de leurs crimes.

On comprendra donc mon enthousiasme pour la conférence de Paris en décembre, cette fameuse COP 21 dont on nous rebat les oreilles. A mes yeux, cette conférence est déjà un succès : enfin, contrairement aux vingt sessions qui l'ont précédé, elle ne porte plus exclusivement sur le climat. Quel soulagement ! Le climat, c'est intéressant, mais c'est quand même bien éloigné et terriblement abstrait. Déjà que parler du beau et du mauvais temps c'est ennuyeux, mais ne parler que des changements du climat, c'est pire. On ne peut pas rester longtemps tendu, les yeux levés vers le ciel, à considérer comment le climat va se modifier sur des dizaines d'années.

Ça tombe bien puisque, en moins d'un an, le centre de gravité de cette fameuse conférence à basculé d'une attention exclusive sur les conséquences finales — le dérèglement climatique — à la discussion sur les modes de vie des sociétés qui en sont les causes terriblement prochaines. Jusqu'ici, tout se passait comme si l'on nous avait alerté sur les dangers d'aspirer la fumée du tabac dans les cafés mais pas sur la cigarette que notre voisin de table est en train de sortir de son paquet.

Or entre les conséquences finales et les causes prochaines il y a une grande différence. Le changement climatique est aussi global que la diffusion dans toute l'atmosphère terrestre de gaz tels que le CO₂ ; c'est même cela qui le rend si dangereux ; mais c'est aussi ce qui rend la situation, pour chacun d'entre nous, très abstraite. Les causes, en revanche, sont très proches de nous, elles sont locales et multiples, et nous acceptons d'en être complices chaque fois que nous prenons des décisions collectives sur telle ou telle industrie, telle ou telle autoroute, telle ou telle alimentation ; et aussi chaque fois que nous prenons des décisions individuelles, par exemple, en nous installant sans protester sur la terrasse extérieure des cafés pour mêler la fumée de nos cigarettes aux délicieuses vapeurs des chaufferettes au gaz...

Ce basculement des conséquences vers les causes rend la discussion beaucoup plus concrète et très proche de chacun de nous. La conférence de Paris en décembre s'est transformée en une négociation diplomatique sur la façon dont les sociétés définissent leur mode de vie pour le reste du siècle. Il s'agit donc bien de grande politique. Si l'on réfléchit, c'est la première fois que

tous les peuples de la Terre, doivent convaincre les autres, par un document écrit, de la manière dont ils se pensent capable de mener leur vie dans vingt ou trente ans. En remontant des conséquences sur le climat vers les modèles de société qui en sont les causes, ainsi qu'en mesurant si ces modèles sont compatibles ou non les uns avec les autres, la conférence donne une acuité toute nouvelle aux relations internationales. Enfin, la politique s'occupe de choses sérieuses : décrivez le monde où vous croyez pouvoir vivre et désignez clairement les lignes de front qui distinguent les modes de vie avec qui vous pouvez vivre de ceux avec qui vous ne pouvez pas vivre. Situation sinon révolutionnaire du moins constituante.

Ce rebroussement des conséquences éloignées vers les causes proches à aussi l'avantage de laisser les scientifiques jouer leur rôle de lanceurs d'alerte sans leur demander de nous dicter nos décisions collectives et individuelles. Et sans attendre qu'ils atteignent des certitudes absolues pour que les citoyens ordinaires passent à l'action. En prenant en compte les conséquences agrégées de nos décisions par leurs études au long cours, par leur modélisation du système Terre, ils ont fait leur travail. Les chercheurs ont multiplié les instruments qui permettent aux sirènes d'alarme de se déclencher ; maintenant c'est à nous, et à nous seuls, de décider ce que nous en faisons. Nous pouvons les débrancher ou modifier la situation (si c'est encore possible) pour qu'elles cessent de saturer le cockpit de leur hululement déchirant. En tous cas, nos agissements individuels et collectifs ont dorénavant un prix.

Ce qui avait commencé comme une question de réchauffement dû aux émissions de CO₂ se transforme en une opposition entre ce que j'ai appelé l'Ancien et le Nouveau Régime Climatique. Il faut dorénavant entendre le terme de « climat » comme un presque synonyme de civilisation — sans oublier de le mêler à ces « climats » dont un vigneron avisé sait distinguer les subtiles nuances. Jusqu'ici, en effet, on parlait de territoires — de prendre, d'occuper, de détruire ou d'exploiter des territoires. C'était même le grand jeu de la géopolitique. Mais avec le Nouveau Régime Climatique il ne s'agit plus d'une abstraction cartographique : le territoire devient un sol qui se charge d'une multitude d'acteurs dont certains, très nouveaux, sont introduits par les sciences, d'autres, très anciens, sont conservés par les savoir-faire et les cultures que l'on avait cru dépasser.

D'un seul coup, tous les peuples qui se voyaient déjà transportés *off shore* par la modernisation réalisent qu'ils ont besoin d'un sol, d'une Terre pour subsister, et qu'ils n'en savent pas grand-chose. À la surprise générale, les matérialistes s'aperçoivent qu'ils avaient une idée très vague des conditions matérielle de leur existence terrestre. Cette rematérialisation que j'ai explorée dans mes recherches devient la grande exigence politique : comment résider non pas ailleurs mais sur Terre ?

L'ironie ne peut échapper à un anthropologue : voilà des peuples qui se sont flattés depuis deux siècles de ne plus regarder en l'air vers le Ciel et de ne plus rien attendre des puissances d'en haut ; des peuples qui se déclaraient fièrement sécularisés, objectifs, enfin rationnels, libérés de toutes les

illusions de l'au-delà ; et qui se trouvent soudainement obligés de baisser à nouveau les yeux vers la terre, vers le sol, vers l'ici-bas. Comme s'ils devaient passer de la géopolitique à la Gaïapolitique!

Je ne suis pas sûr qu'on puisse attendre de cette humiliation imprévue une forme salutaire d'humilité, mais je suis certain qu'il s'agit bien d'une redéfinition fondamentale de cet être pétri d'humus, que l'on a appelé, pour cette raison, un *humain*. Ce basculement historique, l'anthropologie des Modernes que j'ai obstinément poursuivie a toujours eu pour but de le documenter.